

RENCONTRE FURET / NORD ÉCLAIR

Joe Boyd, toujours fan des sixties

Joe Boyd a travaillé avec Lonnie Johnson et Thelonious Monk, produit le premier album de Pink Floyd, découvert Nick Drake, ouvert l'UFO à Londres. Tout cela en une seule vie, qu'il nous racontera, cet après-midi, au Furet.

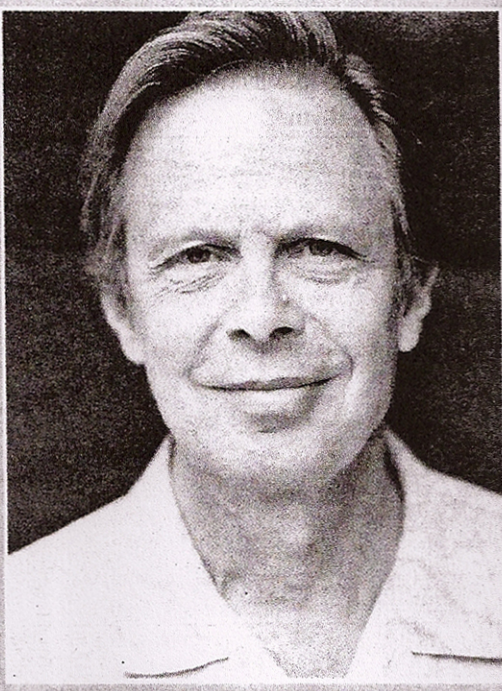
PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE RAEPSAET > isabelle.raepsaet@nordeclair.fr

Les années 60, et particulièrement 1966, c'est pour vous l'époque où tout a changé : « nouvelles drogues, nouvelles fringues, nouvelle musique et nouveaux clubs ». L'Angleterre, depuis, a-t-elle connu une autre période aussi exaltante ? >> Il faut demander aux jeunes ! Sans doute des gens pensent-ils la même chose à propos de 1979 et la vague punk ou 1988 et les raves... En tout cas, une chose est sûre : plus récemment, non !

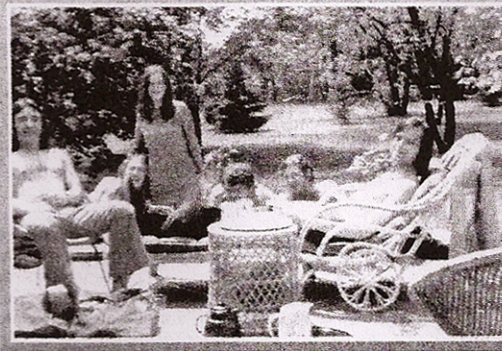
Vous n'êtes pourtant pas qu'enthousiaste par rapport aux années 60. Vous écrivez aussi : « Derrière leur apparence progressiste, les sixties cachaient un tas de comportements désagréables : sexisme, réaction, racisme et querelles intestines. » >> C'est toujours ainsi que ça se passe. Les changements se font très progressivement. Mais, dans les années 60, plusieurs changements profonds se sont opérés. Même si tout n'est pas devenu fantastique pour autant...

A quoi ressemblait le Londres de ces années-là ? La ville a-t-elle, à vos yeux, beaucoup changé ? >> La bourgeoisie s'est développée à Londres. L'argent a totalement changé la ville. A l'époque, j'avais des amis sans le sou qui habitaient Soho ou Bayswater. Maintenant, il faut gagner beaucoup d'argent pour vivre à Londres et les rues sont peuplées de « bebgs » anglais... Et français aussi !

Vous êtes Américain et pourtant vous avez décidé de vivre et de produire des disques en Angleterre. Pourquoi ? >> Il y a deux raisons à cela. D'abord, je suis tombé sous le charme du public britannique qui semblait beau-



Joe Boyd aujourd'hui (ph : Anne-Marie Briscoe) et quarante ans plus tôt avec l'Incredible String Band (ph : DR). Une autre époque, de toute évidence. « Dans les années 60, plusieurs changements profonds se sont opérés », note-t-il.



coup plus ouvert et sophistiqué que le public américain. Et je préférerais vivre près de Paris que près de Philadelphie !

Beaucoup situent la naissance du rock avec l'arrivée de Presley. Vous, vous pensez plutôt qu'elle vient du scandale que provoqua Dylan à Newport en 1965. >> C'est une question de mots. Dans les années 50, on ne parlait jamais de rock. C'était « rock and roll » ou « rhythm and blues » ou « pop ». L'usage du mot « rock » date de 1966-1967, après la révolution « dylanésque ».

Vous avez produit le premier disque de Pink Floyd. Quel souvenir gardez-vous du groupe et particulièrement de Syd Barrett ? >> Dans les lumières colorées, le groupe était très anonyme. Mais même s'il ne disait pas un mot, tout le monde regardait Syd. Ses yeux noirs, son sourire, son talent étaient comme un soleil.

Vous avez découvert Nick Drake. Qu'est-ce qui vous avait le plus frappé chez lui ? >> J'ai écouté plusieurs jeunes guitaristes-chanteurs anglo-américains en 1968. A priori, ce n'était pas un style que j'affectionnais. Mais lui, il était complètement différent des autres. Des textes poétiques, des musiques mystérieuses et compliquées, des références aux « maîtres classiques » et à la chanson française, c'était vraiment nouveau. Et puis, sa technique à la guitare était prodigieuse. Nick était vraiment unique !

Comment expliquer que sa musique ait plus touché après sa mort que de son vivant ? >> Je pense que sa musique était un peu trop subtile pour la foule. Il a fallu des dizaines d'années pour

que ceux qui avaient été touchés par sa grâce parviennent à convaincre les autres, un par un...

Quelles ont été les plus grandes « claques » musicales de votre vie ? >> Il y en a eu, et dans des genres bien différents ! Disons... La dernière soirée du « blues and gospel caravan » à Brighton en 1964 avec notamment Muddy Waters. Jacques Brel au Royal Albert Hall de Londres en 1966. Tosca avec Pavarotti à Covent Garden en 1975. Thelonius Monk, Miles Davis, John Coltrane au Newport jazz festival en 1965. Albert & Don Ayler jouant La Marseillaise à la salle Pleyel en 1964. Et bien d'autres...

Quel regard portez-vous sur le paysage musical actuel ? >> Le monde musical d'aujourd'hui ? Il y a des choses intéressantes, et de grandes figures qui tournent beaucoup. Mais les jeunes artistes ont la vie dure : il n'y a pas de place pour faire des choses vraiment originales.

Quelles sont les fameuses bicyclettes blanches qui donnent son titre à votre livre ? >> Les bicyclettes blanches, c'est deux choses. D'abord, les bicyclettes gratuites pour tous les citoyens d'Amsterdam. Une idée qui était née dans les années 60. Elles étaient tout de suite volées et repeintes en noir, ou jaune ou vert ! Et c'est aussi une chanson : *My white bicycle*, chantée par Tomorrow, la « glorieuse » nuit du 30 juin 1967 au club UFO à Londres. ●

POUR EN SAVOIR PLUS

Joe Boyd au Furet du Nord de Lille, cet après-midi à 16 h.
« White bicycles / Making music in the 1960's », de Joe Boyd, éd Allia, 20 €.